

Marie Joncas



Le présent document a été retrouvé à St-François-de-la-rivière-du-Sud et contient un recueil de textes écrits par Marie Joncas alors qu'elle avait entre 12 à 15 ans, soit entre 1883 et 1885. Ces textes ont été transcrits à partir de l'original numérisé.

Nous avons choisi de ne pas modifier son texte et donc n'avons fait aucune correction grammaticale ou d'orthographe.

Ces textes sont des compositions de la jeune Marie et des lettres à différentes personnes, sa famille en particulier.

Marie, après avoir quitté St-François, s'est retrouvée dans l'Ouest canadien, plus précisément à Swift Current en Saskatchewan où elle a épousé Maxim Gagnon en 1909. Elle est malheureusement décédée en 1910 des suites de l'accouchement de son fils Gérard Gagnon.

Vous pourrez voir dans ces textes son esprit brillant et sa grande foi.

Transcription de ce texte fait par son petit-fils Maurice Gagnon, prêtre à Gatineau, décembre 2025.

Congrégation de Notre Dame
St-François 18 janvier 1883

Bonnes vacances!

J'ai été si bien accueillie toutes les fois que je vous ai demandé quelque chose que j'ose encore aujourd'hui implorer une faveur.

Vous devez vous rappeler comme le temps a été bien froid dans la semaine du jour de l'An. Et bien à St-François il est toujours aussi rigoureux. Le dimanche, quand je vais à la messe, je reviens les pieds comme des glaçons. Si j'avais une bonne paire de bottines de draps, j'aurais sans doute moins froid et il me semble que mes prières seraient plus ferventes. J'espère que vous acquiescerez à mon désir. Je saurai bien vous en dédommager en m'affligeant à mes devoirs avec plus d'ardeur que jamais et en continuant toujours à prier Dieu pour qu'Il vous conserve encore longtemps à ma tendresse en vous comblant de ses grâces privilégiées.

Laissez-moi déposer sur vos joues une douzaine de baisés pour vous, pour papa et pour mes petits frères ainsi que mes chères sœurs.

Votre affectionnée enfant
Marie Joncas,
Enfant de Marie

Congrégation de Notre Dame
St-François 15 février 1884

Chère amie,

La joie est aujourd'hui peinte sur ma figure, tu ne sauras t'imaginer pourquoi. Ah! C'est que nous venons de terminer une belle retraite de trois jours! N'est-ce pas que nous avons eu le temps de rentrer en nous-mêmes? Je t'assure que j'en avais grand besoin; aussi j'en ai bien profité, pas une seule minute n'a été perdue. L'ouverture a eu lieu le dix février. Nous avons eu une belle instruction, et le salut. Ce soir ce n'était pas encore silence; nous avons eu récréation jusqu'à huit heures. Alors nous avons dit adieu à tous nos amusements pour jusqu'au quatorze.

Durant ces jours heureux nous avons mis de côtés toutes nos occupations pour ne s'occuper que des choses spirituelles.... Nous avons récité tous les jours l'office des vêpres de la Ste Vierge.

Des confessions ont commencé mardi matin pour se terminer mercredi soir. Je me suis préparée à cette sainte action du mieux que j'ai pu, car pour assurer le fruit de ma retraite, elle devait-être faite dignement. Jeudi matin nous nous préparions à la Ste Communion car c'était en ce jour que la chose a eu lieu. Elle a été des plus propres à nous faire entrer en nous-mêmes, parce que c'est en ce jour que notre compagne de classe, Philomène Savoie, a été inhumé. Elle est morte mardi matin après avoir mené une vie des plus édifiantes. C'est alors que j'ai compris que la vie n'est qu'un passage, et que la plus douce consolation que l'on puisse avoir à l'heure de la mort est celle d'avoir bien vécu.

Adieu, chère amie prie la Ste Vierge pour que je puisse persévérer dans les bonnes résolutions que j'ai prises.

Les Souhais de l'âne

La campagne entière est ranimée par les souffles légers du zéphyr. Tout le monde se réjouit, l'âne seul pleure et se plaint parce que les fleurs qu'on lui fait porter sont trop pesantes. Il désire l'été et trouve qu'il ne vient pas vite.

Enfin il arrive, à la grande joie du baudet. Mais hélas son bonheur n'est pas de longue durée, car, tombé entre les mains d'un maître dur, qui, tous les matins, le charge de légumes qu'il doit porter toute la journée, l'âne se voit fouetté, maltraité, et appelle l'automne avec anxiété.

L'automne ne tarde pas à arriver, amenant avec lui de nouvelles misères pour le pauvre animal, car changé de saison, il n'a pas changé de maître; il se voit forcé de transporter des fruits et trouve cette besogne plus fatigante que la précédente. Cependant se console en pensant que l'hiver mettra fin à tous ses chagrins.

Le pauvre âne se croit maintenant heureux car l'hiver commence. C'est tout le contraire. Tous les matins, son maître l'attelle, beau temps mauvais temps pour aller charroyer le fumier dans les champs. L'animal vit alors que pour goûter un peu de paix, il lui fallait se contenter de ce qu'il avait.

Cette fable nous apprend que demander un changement de position, c'est le plus souvent un changement de misères.

M. Joncas

Congrégation de Notre-Dame
St François 26 Février 1884

Chère Joséphine,

Mêle tes pleurs aux miens. Nous avons dans notre famille une fleur d'innocence, un ange de piété dans mon petit frère Louis. La fleur s'est détachée de la tige, l'ange a pris son essor vers le ciel. O mort, cruelle impitoyable, qui nous enlève nos plus chères affections. Il était l'orgueil de notre mère, l'espoir de papa. Grand-père avait concentré en lui toutes ses espérances et croyait le voir un jour semblable à son fils, pieux comme notre bonne mère.

Hélas! Toutes ces espérances sont déçues, et il nous faut dire adieu au plaisir de le voir. Adieu, adieu! Ange béni, frère chéri. La terre n'était plus digne de toi. À peine au début de ton pèlerinage, le bon Dieu te trouvait mûr pour le ciel.

Aide-moi à prier pour lui, chère amie, car il faut être si pur pour rentrer au paradis. Cher frère, descends quelquefois jusqu'à nous et apprend nous comment s'échangent au ciel les douleurs de la terre. Pardon, chère Joséphine, le chagrin m'égare. Adieu et écris-moi bien vite. Personne, je crois, ne pourra me consoler d'une si grande perte que celle qu'on appelle avec raison la consolation des affligés.

Ton amie affligée
M. Joncas

Congrégation de Notre-Dame
St François 4 Mars 1884

Bonne maman,

Quoique bien éloignée de vous, je n'ai pas oublié que c'est le cinq mars le jour de votre fête; il y a longtemps que j'y pense et je vous en donne des preuves en vous envoyant, avec mes vœux de bonheur et mes tendres baisers une gentille carte du Canada. Soyez assurée, chère maman, que j'ai employé tout mon savoir-faire; ma maîtresse en est satisfaite, et ma plus grande ambition est celle de vous être agréable. Si j'eusse eu quelque chose de plus beau, j'en aurais fait le sacrifice volontiers, mais c'est, je crois, ce que vous aimerez le mieux, elle vous prouvera le bon cœur et la bonne volonté de votre petite fille.

Embrassez pour moi papa ainsi que Joséphine. Et gardez pour vous les meilleurs caresses de

Votre respectueuse enfant
M. Joncas
Enfant de Marie

Congrégation Notre-Dame
St François 11 septembre 1884

Chère Mary,

Me voilà donc de nouveau au couvent. Je ne m'ennuie pas du tout. Il faut avouer aussi que nous sommes bien mieux que dans le vieux couvent. Nous sommes plus grandement, et nos occupations continuelles nous empêchent de penser à l'ennui.

Maintenant il faut que je te dise un mot de mes vacances. Je me suis très bien amusée tout le temps, il est vrai qu'il n'a pas toujours fait beau mais quand le temps ne me permettait pas de sortir, je restais à la maison et j'y goûtais autant de plaisir que s'il eut fait beau. Vers le milieu d'août, je suis allée à Québec avec papa et maman. Nous nous sommes fait prendre à la pluie, presque au moment de partir, à part cela nous avons fait un bien beau voyage.

Adieu, chère Mary, je te souhaite du plaisir, autant que j'en ai dans mon nouveau couvent. Présente mes amitiés à toute ta famille, et garde pour toi autant de becs qu'il te plaira.

Ton amie intime
M. Joncas
Enfant de Marie

Congrégation de Notre-Dame
St François 18 septembre 1884

Chère Eva,

Que de bonheur tu goûtes dans ton beau pensionnat ! Je ne suis pas surprise que l'ennui ne t'ait point encore abordée. Vivre dans le sanctuaire de Marie, pouvoir à chaque instant du jour aller déverser tes petites peines dans le sein de son divin Fils, de lui

demander les grâces dont tu as besoin; passer le reste du temps avec d'aimables compagnes toujours prêtes à rendre service, est-il une vie plus douce que celle-là? Oh! Non, certainement non. Quant à moi, je suis loin d'être ainsi favorisée; il faut que j'aie l'œil à tout, au ménage, à la cuisine, à la laiterie, et surtout à mon petit frère Joseph qui est bien malade. Après avoir coupé ou engerbé toute la journée, je me sens heureuse de passer la nuit à son chevet; il sait si bien se faire aimer malgré ses cris et ses pleurs.

Au milieu de toutes mes occupations, je ne puis m'empêcher de tourner mes regards vers ce beau moment où j'ai passé de si heureuses années, et où je comprends qu'il serait de la plus grande nécessité pour moi de retourner encore quelques temps pour compléter mon éducation.

Papa et maman sont biens. Pamela travaille toujours à son tricot. La petite Zarilda passe ses journées à habiller ses poupées. Il n'est pas jusqu'à mon petit Fido qui n'est aussi son ouvrage; il passe son temps dans le jardin à chasser les poules.

Je termine en te souhaitant du courage dans tes études, et te donne des becs à volonté.

Ton amie intime
M. Joncas

L'orage et l'enfant
qui se trouve orphelin
à son réveil

Dans le Nord-Est de l'Écosse entre le bourg de Culross et le loch Leven, célèbre par la captivité de Marie Stuart, était une petite cabane habitée par une dame infirme et son fils âgé de cinq ans. Une nuit d'été, la pauvre femme est éveillée par un coup de vent qui ébranle son humble toit. Son premier mouvement est de courir au besoin de son enfant. Il dormait profondément, ses petites mains blanches passées autour de son cou formaient comme un cercle d'ivoire qui entouraient des jolis cheveux blonds. Rassurée sur ce côté, elle se traîne vers la porte, l'entrouvre et regarde.

Un terrible orage se préparait : l'air était tellement lourd qu'elle pouvait à peine respirer. La lune qui avait apparu dans un ciel clair était maintenant perdue dans les nuages; le vent soufflait avec violence renversant tout sur son passage; la pluie tombait par torrents. La pauvre femme, peu rassurée, ferma la porte targetta les châssis et alla s'asseoir aussi prêt que possible du berceau de son enfant, attendant le premier coup de

tonnerre. Enfin il arrive. La pauvre infirme reste glacée d'effroi. Une pensée soudaine venait de se présenter à son esprit.

Elle avait entendu dire que la foudre éclatait avec rapidité et que les personnes qu'elle frappait conservaient la même posture que si elles ussent été vivantes. Elle pensait qu'il pouvait bien en être ainsi de son fils et elle épiait tous ses mouvements. Mais l'enfant ne remuait pas. Tout à coup une goutte d'eau qui avait percé le toit vint tomber sur son cou. Il se réveille, ouvre un œil à demi, s'allonge dans son lit et se rendort. Mon Dieu s'écria la pauvre femme, que vous êtes bon ! Vous entendez les soupirs d'une malheureuse mère à travers la tempête et vous veillez sur son enfant. Le bruit du tonnerre s'éloignait peu à peu quand tout à coup un coup épouvantable jeta la pauvre femme à genoux.

La nuit se passa sans autre accident. Le matin, l'enfant se réveilla. Sa mère était encore à genoux. L'apercevant, il s'écria : Oh ! Maman, pourquoi as-tu commencé ta prière sans ton enfant ? Ce n'est pas bien cela. Le bon Dieu ne la bénira certainement pas. Puis se levant, il court embrasser sa mère, mais celle-ci ne lui répond pas. Elle était morte ! Le dernier coup de tonnerre avait frappé la pauvre femme. L'enfant leva les mains au ciel, l'appui des orphelins et son cœur se fonda en une prière ardente pour le repos de sa pauvre mère, tout jeune qu'il était, il comprenait son malheur.

Un riche seigneur des environs adopta le pauvre orphelin et en prit soin comme son propre enfant.

M. Joncas

Congrégation Notre-Dame
St-François 3 octobre 1884

Chère Paméla,

Maintenant que nous sommes entrées dans le couvent neuf, je viens t'en donner une petite description. Figure-toi une grande bâtisse de pierre de trois étages à toit français, surmonté d'un clocher, située sur un beau petit rocher, sur le haut duquel nous pouvons voir d'un côté le beau fleuve St-Laurent et de l'autre la petite rivière du Sud. Voilà pour l'extérieur. L'intérieur n'est pas moins agréable. Nous avons tout ce dont nous avons besoin ; procure, dépense, infirmerie, un beau et grand dortoir, de belles classes et surtout une magnifique chapelle. C'est là qu'à chaque instant du jour, nous prions les grâces qui nous sont nécessaires pour supporter les petites contrariétés qui nous viennent de temps en temps de la part de Dieu. N'est-ce pas que nous sommes vraiment

heureuses dans notre cher pensionnat ? Il faut y demeurer pour être à même d'en apprécier tous les charmes.

En terminant j'ai une petite faveur à te demander. Comme tu es bien éloignée de moi et qu'il 'est impossible d'aller te voir avant trois ou quatre ans, alors que j'aurai fini mes études, je serais contente d'avoir ton portrait et puisque le bonheur de te voir en personne ne m'est pas donné, j'aurai du moins celui de voir ton aimable ressemblance.

En attendant que ce bonheur me soit réservé, je t'embrasse bien fort.

Ton amie affectionnée

M. Joncas.

Congrégation Notre-Dame

St-François 10 octobre 1884

Chère Aurélie,

Hier a eu lieu la fête des anges gardiens. À cette occasion, nous sommes allés passer la journée aux bois. Nous sommes parties vers 8 heures du matin. Un épais brouillard couvrait la campagne et nous empêchait de rien distinguer. Nous arrivâmes à notre but vers 9 heures. Nous étions en plein bois; aussi nous avons beau prendre nos ébats, jouer courir sur la pelouse, etc., ce dont nous ne nous sommes pas privées. Nous avons cueilli dans les montagnes. Qu'ils étaient jolis les petits myosis, fleurs bien aimées de la Vierge! Après quelques heures de récréation, nous avons pris notre dîner sur l'herbe. Rien n'était plus délicieux. Celles qui ne se tiennent pas bien à table pouvaient appuyer leurs coudes sans craindre de réprimandes, répandre leur verre sur la nappe sans être obligées de l'essuyer, manger un peu avec leurs doigts, etc. J'aurais bien aimé me coucher aux pieds d'un arbre, sur la mousse non seule car pour tout avouer, je suis trop poltronne; mais tout plaisir a une fin et il était grand temps de songer au départ. De retour à notre pensionnat, nous avons été déposer un bouquet de fleurs sur l'autel de Marie et nous en avons gardé quelques-unes comme souvenir de notre joyeuse promenade.

J'ai passé une heureuse journée sans autre regret que celui que de ne pas avoir mon aimable Aurélie à mes côtés.

Adieu chère amie, reçois un gros baisé de

Ta merveilleuse amie.

Congrégation Notre-Dame
St-François 17 octobre 1884

Chère Willelmine,

Ta dernière lettre m'a fait bien de la peine. L'abattement, le découragement est indigne d'un cœur noble, d'une âme véritablement chrétienne. Pourquoi te désoler ainsi quand tu as une amie fidèle qui compatit à toutes tes douleurs ?

Comme personne n'est exempt de maux sur la terre. Dieu les a distribués indistinctement. Quelle est celle qui n'a pas été torturée par la maladie ou par les coups du malheur ? Quelle est celle qui peut passer une journée sans éprouver des souffrances ? Les tiennes n'ont aucun terme, dis-tu. Ah ! Chère amie, il ne faut pas te décourager pour cela car c'est signe que Dieu t'aime et veut te faire expier sur la terre les fautes que tu as commises afin de t'épargner les flammes du purgatoire.

Il faut des victimes partout. Il en faut dans la famille, dans la société, dans la vie religieuse. Il faut prier pour ceux qui n'ouvrent jamais leurs lèvres à la prière, souffrir pour ceux qui ne souffrent pas, pleurer pour ceux qui passent leur temps à chanter dans les festins, etc. Ne t'estimerais-tu pas d'être un ange expiateur ?

Adieu chère amie; je te souhaite du courage car tu en as grandement besoin.

Ton amie sincère

M. Joncas Enfant de Marie

L'Ours et les deux Compagnons

Il y avait en Suisse deux pauvres habitants qui n'avaient rien à manger. Après s'être consultés l'un et l'autre, ils conçurent le dessin de vendre la peau d'un ours encore vivant. Ils s'en allèrent donc chez un marchand et lui vantèrent leur marchandise si bien que celui-ci, persuadé que la fourrure qu'il achetait était supérieure à tout autre, leur en donna un prix très élevé. Le lendemain, nos deux hommes partirent de grand matin pour s'en aller dans la forêt. À peine y étaient-ils arrivés qu'ils virent venir à eux un ours. Loin de penser à lui faire du mal, l'un d'eux grimpa dans un arbre. L'autre qui n'était pas si agile se coucha par terre et fit le mort ; il avait entendu dire que c'était le meilleur parti à prendre en pareille occasion.

L'ours s'approcha de lui, le flaira, le retourna en tous sens et voyant qu'il ne bougeait pas le prit pour mort et s'en alla.

Dès qu'il fut parti, celui qui était monté dans l'arbre en descendit et comme il avait vu l'ours sentir son compagnon, il lui demanda ce qu'il lui avait dit tout bas à l'oreille. Il m'a dit, répondit celui-ci qu'il ne faut jamais vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

M. Joncas

Enfant de Marie

Congrégation Notre-Dame

St-François 5 novembre 1884

Chère maman,

Combien est longue la distance qui me sépare de vous! Trois grandes lunes et six longs mois d'absence. Je ne peux plus supporter ceci. Notre pensionnat, il est vrai est bien agréable, mais votre éloignement fait dans mon cœur un vide que rien ne peut combler.

Bonne maman, j'ai à solliciter de vous une petite, que dis-je, une grande faveur! Monseigneur Taschereau est venu visiter le couvent et il nous a accordé, d'accord avec nos maîtresses trois jours de congé à titre de souvenir. Si vous voulez, j'irai passer ces quelques jours auprès de vous. Vous craignez peut-être qu'après avoir repris le goût de la famille, je ne me chagrine à l'heure du départ. Mais je vous assure qu'il n'en sera pas ainsi : ce serait abuser de votre bonté. Je ferai un généreux effort sur moi-même et, rentré au pensionnat, le souvenir de ces trois jours passés avec ma chère maman me rendra force et courage.

Adieu maman chérie. Je compte sur votre bonté et j'espère que vous ne refuserez pas celle qui est fière de se dire

Votre enfant bien-aimée

M. Joncas

Enfant de Marie

Mon premier sacrifice

Mon père m'avait donné un beau petit rosier. Le jour de la fête Dieu, en visitant le reposoir ou Notre Seigneur devait s'arrêter, il me sembla qu'il y manquait une rose. De retour chez nous, j'examinai mon petit rosier, il n'en avait qu'une, et il me semblait

impossible de m'en défaire. Mais tout à coup, pensant à mon baptême et à ma première communion, aux grâces sans nombre que Dieu cesse de me prodiguer. Quoi, dis-je ? Seigneur n'a pas craint de mourir sur la croix, et je lui refuserais ce petit sacrifice. Je cassai donc ma rose et je pus immédiatement la porter sur le Saint Sacrement, et l'on me permit de la placer moi-même. Ce n'est pas, il est vrai, un grand sacrifice, mais plus tard je pourrai en faire de plus grands, sinon de plus agréables à Dieu.

M. Joncas

Enfant de Marie

Congrégation de Notre-Dame
St-François 12 Novembre 1884

Cher enfant,

Malgré ma bonne volonté, et le plaisir que j'éprouverais de te revoir, je suis forcée de te refuser une demande qui est cependant si juste, et qui mériterait bien d'être exaucée. Tu connais notre petite bourse. Eh bien ! Cette année elle est encore plus mince que d'ordinaire par suite d'une perte considérable que nous venons de subir. Ton papa aussi, et tes petites sœurs, seraient bien contente. Ces dernières même, m'ont offert leurs petites épargnes pour subvenir aux frais de transport, mais comme la navigation est fermée et qu'il te faudrait venir par les chars, cela coûterait bien trop cher. Ainsi, cher enfant il faut que tu te soumettes à cette petite épreuve sans murmurer. En attendant, nous allons faire tout ce que nous allons pouvoir pour te faire monter au Jour de l'An.

Adieu cher enfant, prie Dieu qu'il favorise nos travaux, afin que nous puissions te faire venir à la prochaine vacance.

Ta mère chérie

M. Joncas

Enfant de Marie

Ma Grand-mère

Les rides sont sur sa figure, son front a perdu sa gaîté, quatre-vingt printemps ont blanchi sa tête, et ont courbé son corps sous leur poids énorme. Ses yeux, autrefois vifs et perçants, peuvent à peine la guider. Néanmoins elle m'aime encore beaucoup, surtout

lorsqu'au retour de ma classe, je lui saute au cou, et l'embrasse en lui disant : Grand-maman, j'ai bien su mes leçons, aujourd'hui.

Je la vois souvent prier, quelques fois même elle s'endort son chapelet à la main. Je voudrais bien la garder encore longtemps cette bonne grand-mère, mais j'ai bien peur que Dieu veuille la ravir bientôt à mon amour ; ce qui me ferait bien de la peine. Je vais beaucoup prier pour éloigner autant que possible ce moment fatal.

M.Joncas

Mes Lectures

Depuis mon arrivée au pensionnat, j'ai entendu plus de cent fois mes maîtresses faire l'éloge des avantages inestimables tirés de la lecture ; je les ai souvent entendu dire : « Il faut lire pour se corriger, s'instruire et se consoler ». J'ai compris toute la sagesse de ces paroles, et je me suis laissée aller à tout mon amour pour cette sorte d'amusement. J'en suis arrivée maintenant à laisser là toute autre occupation pour me plonger dans mes lectures favorites. Grâce à la générosité de mes bons parents, ma petite bibliothèque est assez bien montée, et il ne me restera plus bientôt que l'embarras du choix.

Afin de tirer le plus grand profit de mes lectures, je les ai divisées en trois catégories : lectures morales, instructives et récréatives. Je les aborde alternativement, et les trouve les uns et les autres très amusantes.

Par lectures morales j'entends celles qui servent à former le cœur, et former l'âme. L'Évangile y tient le premier rang, car c'est dans ce livre sacré qui renferme une morale si pure et si sainte que j'ai appris à lire. Viennent ensuite la Bible et la vie des Saints. Dans les lectures instructives, je trouve une série de faits propres à cultiver mon esprit, et à agrandir le cercle de mes petites connaissances. Ainsi le Buffon de la jeunesse et le Journal des Voyages, et beaucoup d'autres, sont les livres où, chaque jour, je puise une foule de connaissances utiles et même nécessaires. Les lectures récréatives sont celles que j'aime le mieux ; mais plus je m'y livre plus j'y goûte de plaisir, plus mes maîtresses me recommandent d'en user avec sobriété, et d'en faire un choix très sévère. Les contes du Chanoine Smith et de Mme de Ségur sont les livres dans lesquelles je passe toutes mes récréations, et qui me préservent d'une dangereuse inaction.

Si je passe mon temps aussi agréablement, c'est grâce à mes maîtresses, car, hélas !, que serais-je devenue, seule dans le monde, sans personne pour me guider. Aussi je leur en serai toujours reconnaissante.

M. Joncas

Enfant de Marie

Congrégation de Notre-Dame
St François 27 Novembre 1881

Bien Chers Parents,

Permettez-moi de devancer l'aurore de la nouvelle année par mes vœux et mes souhaits. Je n'ignore pas la grande dette que j'ai envers vous. Je n'ignore pas non plus mon impuissance à vous remercier dignement, mais je veux du moins faire tout ce qui pourra en mon pouvoir, pour vous témoigner ma reconnaissance. Le bouquet que je sais vous être le plus agréable est celui de mon application durant l'année qui vient de s'écouler et l'assurance de la continuation de cette application pendant toute l'année qui va commencer, et je m'empresse de vous le présenter.

Puissent les vœux que j'adresse au ciel depuis si longtemps être exaucés pour votre bonheur, et celui de toute la famille en particulier, de

Votre reconnaissante enfant

Marie Joncas Enfant de Marie

Congrégation de Notre-Dame
St François 20 Décembre 1883

Chère Joséphine,

Me voilà donc encore au couvent pour six mois ! Et je crois que je me découragerais si je ne venais de passer de si belles vacances. J'ai eu bien du plaisir. Je ne suis pas beaucoup sortie, il est vrai, mais nous avons presque toujours eu de la visite, et je me suis tout aussi bien amusée.

J'ai reçu de belles étrennes : une magnifique épinglette d'or. C'est charmant n'est-ce pas ? Ce n'est pas tout, mes petites sœurs m'ont aussi fait un petit cadeau, que dis-je ? Un gros cadeau. Chacune un gros bec en pincettes.

Adieu, chère amie, reçoit sept baisers et septante de baisers de

Ton amie invariable,

Marie Joncas

Enfant de Marie

Congrégation de Notre-Dame
St François 1er Janvier 1883

Chère Elmina,

Un grand Malheur est venu porter l'émoi dans notre petite paroisse. Je vais te mettre au courant de ce qui s'est passé. Dimanche dernier, la chaleur était écrasante, il ne ventait pas et tout annonçait que la journée ne se passerait pas sans orage. En effet vers 6h00 du soir, le vent commença à souffler, le tonnerre gronda, les éclairs sillonnèrent le ciel en tous sens.

Nous étions tous réunis dans la cuisine, lorsqu'un coup de tonnerre, plus fort que les autres, ébranla la maison. Quelque temps après, le bruit se répandit que la foudre était tombée sur la maison de la veuve Dumont et l'avait réduite en cendres. Cette pauvre femme se trouve dans le chemin avec ses cinq enfants.

Nous avons pris chez nous la petite Julienne. Le lendemain, on a ouvert une souscription, et l'on est parvenu à ramasser une somme suffisante pour subvenir aux besoins de cette pauvre famille pendant un an.

Adieu, chère Alvine, viens te promener et tu verras notre petite protégée,

Ton amie intime

M. Joncas

E. de Marie

La Marguerite des Prés

Il est une fleur, une toute petite fleur à la crête d'argent, à l'œil d'or, qui résiste à toutes les rigueurs des saisons et à toutes les injures des éléments. On voit, dans les champs, des fleurs éclatantes, mais ce sont des fleurs fugitives, qui ne durent qu'un moment. Celle-ci nous réjouit en tout temps : elle s'épanouit sur le sein de mai, ouvre sa corolle aux chaleurs étouffantes d'août, et vit même jusque sous les grands vents d'octobre, et les neiges de décembre.

On la voit partout, elle gravit les collines, pénètre dans les jardins et dans les prés, etc. Le petit agneau broute son bouton, le papillon penche légèrement sa tige vacillante, l'abeille puise le miel dans son sein. La rose ne règne qu'en été, la marguerite fleurit toujours.

Marie Joncas

Congrégation de Notre Dame
St-François 15 janvier 1885

Chère Valéda,

Je me rappelle la promesse que nous nous sommes faite de nous écrire souvent pour alimenter, par nos fréquentes lettres, la douce flamme de notre amitié, et je m'empresse de l'accomplir. Tu me serviras d'interprète auprès de papa et de maman pour leur dire que je suis aussi contente qu'on peut l'être, quand on est séparée de si bons parents, et d'une petite sœur dont il me paraissait impossible d'être éloignée. C'est que j'ai trouvé dans mes maîtresses autant de mamans, et dans mes compagnes autant de sœurs toujours prêtes à me rendre service.

Tant qu'à nos classes, c'est absolument la même chose qu'à l'école où tu vas tous les jours, et où nous allions ensemble il n'y a que deux mois. Toute la différence c'est que les études sont plus longues, et le programme plus étendu.

Vient ensuite la récréation. Je voudrais que tu nous visses alors, nous ressemblons à une troupe de légers papillons tout joyeux d'avoir quitté la prison où ils ont trouvé les ailes.

Je vais être obligée de te quitter bientôt. Je n'ai encore reçu que des éloges depuis mon entrée, et je voudrais continuer ainsi jusqu'à la fin de l'année pour répondre aux sacrifices que s'imposent pour nous, nos bons parents.

Pour toi, petite sœur, je te souhaite du courage pour bien travailler. Le travail renferme une source de joies que le paresseux n'a jamais goûtées. Si quelques fois j'ai senti des dégoûts, c'est justement lorsque j'ai été désœuvrée. Réfléchis et tu verras bientôt que le bonheur se trouve toujours à côté du devoir.

Adieu, chère Alvina, embrasse pour moi papa, maman et toute la famille.

Ta sœur affectionnée,

M. Joncas,

E. de Marie

La Neige

La neige est de l'eau congelée. Elle tombe sur la terre en petits flocons d'une blancheur éblouissante. Par l'effet de la congélation, elle se transforme en petits cristaux de la forme d'étroites hexagonales. La neige blesse la vue et la porte à se baisser vers la terre. Elle a une grande influence sur l'atmosphère, elle adoucit et tempère le froid. Après avoir demeuré un certain temps sur la terre, la neige fond et devient de l'eau. Cette eau rafraîchit la terre, enfle les ruisseaux et les fleuves et remplit les fontaines, mais quelques fois elle devient funeste, et cause des inondations dévastatrices. Loin de nuire aux plantes, elle les couvre d'un manteau, et les protège des rigueurs de l'hiver. L'eau produite par la fonte des neiges détruit une multitude d'insectes qui se trouvent dans la terre.

M. Joncas

L'automne

Les jours d'automne ont chassé les feux brillants de l'été, les rayons ardents du soleil ne réchauffent plus la terre. Comme le printemps nous prépare aux chaleurs de l'été, de même l'automne est un second printemps qui nous dispose aux rigueurs de l'hiver. Le passage se fait de la lumière aux ténèbres, et des ténèbres à la lumière nous serait pernicieux et même effrayant pour nos esprits, ainsi le passage subit des plus grands froids aux plus grandes chaleurs, et des chaleurs extrêmes aux froids excessifs nous eut été mortel. Le printemps et l'automne nous servent de transition.

Admirant ici la bonté de la Providence qui gouverne si bien toutes choses, et ne nous laisse manquer de rien. Les fleurs que le printemps a fait éclore, et que l'été a changé en fruits, c'est pendant l'automne que nous les récoltons. La nature ressemble alors à une table que Dieu nous sert avec une somptueuse magnificence et à laquelle tout le monde est convié.

Tout est dans l'abondance. Les arbres sont chargés de fruits. Les pommes, les poires, les groseilles, les fraises, les framboises, les cerises, les noix, les glands, les raisins, le blé, et toutes les richesses des saisons sont à notre disposition. Mais pendant que nous sommes au sein de l'abondance, nous ne devons pas oublier les pauvres qui sont nos frères. Ils doivent avoir leur part dans toutes ces productions de la nature.

Les jours d'automne passent, et nous laisseront, comme tous les autres bons ou mauvais. Nous sommes à l'aurore de la vie, rappelons-nous que c'est de la manière que nous aurons passé notre jeunesse que dépendra le bonheur de ma vie.

M. Joncas

Le Jour de l'An

Que d'émotions, de sentiments divers, agitent le cœur humain à cette époque heureuse! Personne ne reste indifférent à ce mot exceptionnel : jour de l'an.

Pour les enfants, ce mot est synonyme de bonbons. En effet combien, dans leur naïveté enfantine ont posés cette question à leurs mamans : « Pourquoi tous les jours ne sont-ils pas des jours de l'an ? ».

Les adolescents le voit avec bonheur parce qu'il est le terme d'une année qui ne reviendra plus, s'ils avaient en leur pouvoir le fil mystérieux des Parques, dans leur impatience, ils le dévideraient trop vite, hélas! car loin de trouver de bonheur après lequel ils soupiraient, les années se présenteraient devant eux hâtives et nombreuses, et les conduiraient malgré eux aux portes du tombeau.

Pour les vieillards ces sentiments sont bien différents. Ils regardent le jour de l'an comme une messagère divine qui leur annonce le terme de leur existence, le moment où ils seront récompensés de leur travaux.

Époque heureuse du jour de l'an, revient encore, revient souvent nous apporter la joie et le bonheur. Toujours et partout tu seras la bienvenue. Dans les chaumières des pauvres comme dans les palais des riches, la porte t'est grande ouverte. À peine as-tu disparu que tu m'entends te dire : Au revoir mais non pas adieu

M. Joncas

Congrégation de Notre-Dame
St Francois 20 Décembre 1883

Chère Joséphine,

Me voilà donc encore au couvent pour six mois! Et je crois que je me découragerais si je ne venais de passer de si belles vacances. J'ai eu bien du plaisir. Je ne suis pas beaucoup sortie, il est vrai, mais nous avons presque toujours eu de la visite, et je me suis tout aussi bien amusée. J'ai reçu de belles étrennes : une magnifique épinglette d'or. C'est charmant n'est-ce pas? Ce n'est pas tout, mes petites sœurs m'ont aussi fait un petit cadeau, que dis-je? Un gros cadeau. Chacune un gros bec en pincettes. Adieu, chère amie, reçoit sept baisers et septante de baisers de

Ton amie invariable,

Marie Joncas

Enfant de Marie

Congrégation de Notre Dame
St-François 1 février 1885

Chère tante,

Comme je me pique de ne pas être une ingrate, ma première lettre est pour vous. Merci de vos aimables lettres qui sont venues charmer mes six semaines de réclusion. Mais votre œuvre n'est pas encore achevée : si mes douleurs physiques ont disparu, il me reste une grande peine morale. Hélas ! ma jeunesse s'est envolée : plus de gaîté, plus de jours roses, plus de nattes blondes. Quelle ne fut pas ma douleur lorsque j'aperçus pour la première fois au fond de mon miroir ce teint feuille-morte, ces joues creuses, ce regard terne. Je ne pourrais plus désormais ni rire, ni chanter, ni être aimée. Tout en moi est vieilli, ma taille est penchée, mon esprit est lourd et toujours occupé de pensées sombres. La nature qui se revêt de sa parure printanière ne m'inspire que des idées tristes ; le gazouillement des oiseaux me fait pleurer. Ma raison qui, elle seule, pourrait me porter remède est endormie, j'ai beau l'appeler à mon secours, elle ne s'éveille pas.

Mais où en suis-je ? Au lieu de vous remercier comme j'en avais l'intention, je suis à vous parler de ma tristesse. C'est égotiste, cependant je ne puis m'en repentir, car maintenant que vous connaissez combien je suis malheureuse, vous allez trouver au fond de votre cœur des paroles de consolation et d'encouragement pour,

Votre triste nièce

M.Joncas

Guillaume Tell

L'espace est déjà mesurée par le farouche Sarnen, et cerné par une double haie de soldats, derrière lesquels la foule se presse innombrable et silencieuse. Jemmy contemple les apprêts sans s'émouvoir. Gessler se tient debout près de Guillaume, examine d'un œil scrutateur le silence morne qui règne partout. Tell entouré de lances, demande une flèche, on lui en apporte une ; il l'examine un instant et en casse la pointe. Il demande ensuite son carquois, le vide à terre, et choisit le meilleur de ses traits ; il le laisse tomber, et demande à parler à son fils. Quatre soldats le conduisent vers lui. Il se jette dans ses bras, l'embrasse et lui dit : « Mon fils j'ai besoin de te parler encore une fois. Prie Dieu, mon enfant, mais je t'en supplie ne prie que pour toi, car la pensée de ton malheureux père, pourrait t'attendrir. Tiens, je crois que tu ferais mieux de poser un

genou en terre, afin d'être moins porté à remuer. Tourne la tête, car tu ne pourrais supporter la vue de cette pointe et de ce fer brillant dirigés contre toi ». - « Non, non, je ne verrai pas la flèche mais mon bon père ».

Guillaume veut le quitter, l'embrasser encore, l'engage à prier, se retourne brusquement et regagne sa place à pas précipités. Ses yeux contemplant encore une fois ce but si cher, puis il prend son arc, et deux fois il essaie de la lancer, mais deux fois ses mains paternelles la laissent tomber à terre. Enfin, ramassant toute son adresse et toutes ses forces, il essuie les larmes qui obscurcissent ses yeux, et raidissant son bras, lance son trait d'une main ferme, et la pomme enlevée vole avec le coup qui l'emporte.

La foule pousse des exclamations de joie. Jemmy se précipite vers son père, mais celui-ci pâle, tremblant, épuisé par l'émotion, ne lui rend pas ses caresses. L'œil éteint, il comprend à peine ce que lui dit son fils, enfin il chancelle, et tombe évanoui dans les bras de son enfant, qui s'empresse de lui prodiguer ses tendres soins.

Marie Joncas

Congrégation de Notre Dame
St François 7 Mars 1883

Chère amie,

Dans ma dernière lettre, je t'ai donné plusieurs conseils, et fait quelques réflexions qui t'effarouchent. Tu as, comme on dit, jeté la manche après la cognée. La timidité n'est pas un crime, mais la hardiesse est un grand défaut, surtout dans une jeune fille.

Pourquoi tant de personnes d'ailleurs aimables et polies sont-elles si lentes à se faire aimer? C'est qu'il y a un pli dans leur ton, dans leurs manières, dans tout leur extérieur qui rebute et porte à s'éloigner d'elles. Elles s'affublent de la hardiesse comme d'un panache, d'une armure croyant par ce moyen faire de l'effet. Elles se trompent, car si on les regarde, c'est pour rire d'elles. Il y a d'aimables gaucheries, de charmantes timidités. Le moyen de se corriger d'une timidité excessive, c'est de ne faire aucun cas de paraître telle jusqu'à ce que l'on ne le soit plus. Deux yeux baissés ne peuvent choquer personne, tandis qu'un œil hardi et fixe donne tout de suite une mauvaise idée de la personne qui ose ainsi regarder fixement; sois donc rassurée de ce côté.

Quant aux romans je veux parler des mauvais et ils sont nombreux, plus qu'on ne le pense, et ils ne devraient jamais salir les yeux d'une jeune fille. Pour moi, ils me font l'effet de la poudre qui brûle, noircit.

On enterre demain la vieille Éléonore. Elle a eu beaucoup de peine à se détacher de la vie où de bien légers fils la retenait. Une petite correspondance a suffi jusqu'à présent pour entretenir la douce flamme de notre amitié, mais cette fois, ni la plus belle lettre, ni le plus beau cadeau ne remplaceront ta présence auprès de moi.

Adieu, en attendant que j'aie le plaisir de te voir, laisse-moi déposer sur tes joues roses, dix de mes meilleurs baisers,

Ton amie intime,
M. Joncas

Congrégation de Notre Dame
St François 16 mars 1883

Chère amie,

Je ne puis répondre à ton aimable et pressante invitation que par un refus et par des larmes.

J'étais en promenade chez mon oncle depuis huit jours quand je reçus une lettre un peu vague, m'annonçant certaine indisposition de ma bonne maman. Je courus auprès d'elle, et je la trouvai dangereusement malade.

Aujourd'hui le médecin est un peu rassuré, et nous sommes un peu consolés. Sa convalescence sera longue, dit-on, parce que la secousse a été terrible.

Tu vois tous les devoirs qui m'incombent : d'un côté ma mère malade, et de l'autre deux petites sœurs qu'il me faut soigner et diriger et dont je deviens provisoirement la grand-maman. Je t'assure que je suis bien changée. Je ne suis plus la folle amie du pensionnat mais une grande demoiselle raisonnable, et tu rirais de me voir, quand mes petites mutines ne sont pas sages, leur dire avec un ton magistral « Si vous n'écoutez pas, vous serez privées de ceci oui de cela, etc. Je t'avouerai que j'aime beaucoup à faire ainsi la maman.

Néanmoins, j'ai parfois de moments de tristesse et d'angoisse. Quand je songe à ma bonne maman, toutes mes illusions se dissipent, mon âme ranimée et réjouie retombe sur elle-même comme affaissée, alors je jette les yeux au ciel et je respire la résignation dont j'ai besoin.

Mes respects, mes amitiés et mes regrets à tes bons parents.
Adieu, m'oublie pas dans tes prières.

Ton amie sincère
M. Joncas
E. de Marie

Congrégation de Notre Dame
St-François 18 mars 1885

Cher petit père,

Ta petite Marie vient te surprendre au milieu de tes occupations journalières. Où te trouvera-t-elle? À la maison, à la grange... Non, je me trompe, c'est à la table, où un courrier t'apportera, non ta petite Marie, mais une de ses lettres, qui te dira toute l'affection que son petit cœur a pour toi. Te souvient-il, petit père, quand, au retour de l'école, j'allais tout doucement derrière ta chaise, je te sautais au cou, et t'embrassais bien fort, en te faisant faire un saut; puis tu me prenais sur tes genoux, et je te racontais mille petites, car, tu le sais, ta petite fille a une langue pour trois. C'est surtout lorsque j'avais gagné quelques places, ou que je m'étais attirée quelques compliments, que tu me caressais encore plus que de coutume; que tu m'accorderais le privilège de veiller jusqu'à huit heures. Hélas! Tout cela est passé, et maintenant je ne puis seulement pas t'embrasser avant de me coucher; et je me vois obligée de me mettre au lit sans avoir reçu ta bénédiction paternelle. Je me demande souvent : « Pourquoi être en pension? ». Ce n'est que pour nous faire ennuyer, car il faut se lever à six heures en plein cœur de l'hiver. Je te vois prendre une figure alarmée et t'écrier : « Mon Dieu! Que mon enfant est malheureuse! Tranquillisez-vous, petit père, je suis heureuse, et comment pourrais-je ne pas l'être, entourée de maîtresses bonnes et dévouées et de compagnes aimables et empressées. Il ne manque qu'une chose à mon bonheur, c'est de revoir mon bon papa, de l'embrasser à mon goût, et de recevoir à mon tour une ou deux douzaines de ses baisers sucrés.

En attendant que ce bonheur me soit accordé, je te prie d'embrasser pour moi ma maman et toute la famille.

La petite lutine
Marie Joncas
Enfant de marie

Fuite d'Herminie

La nuit règne encore, aucun nuage n'obscurcit son front chargé d'étoiles, la nuit répand une douce clarté. Herminie s'avance dans l'ombre pour confier ses douleurs au ciel. Les gardes avancées l'aperçoivent, la prennent pour Clorinde, dont elle porte l'armure, et l'attaquent. Poliphine s'avance vers elle en lui criant : Tu es morte, et lui pousse un javelot inutile. Comme la biche fugitive craint la meute qui la poursuit, au son de fer qui siffle. Herminie presse les flancs de son coursier. Les soldats courent après elle, mais son cheval dévore la terre et l'entraîne dans une forêt épaisse. Il cesse alors de la poursuivre, cependant elle fuit encore, l'infortunée princesse, sa main tremblant laisse flotter les rênes, elle ne voit que ses larmes, n'entend que ses soupirs.

Elle erre toute la nuit et tout le jour suivant, et, au moment où le soleil, perçant le voile épais de l'horizon, se plonge dans le fleuve, elle arrive sur les bords du Jourdain met pied-à-terre et se couche sur le sable. Le soleil, comme un ange consolateur vient la couvrir de ses ailes bienfaisantes jusqu'au lever de l'aurore. Le gazouillement des oiseaux qui saluent la nouvelle aurore, le murmure du fleuve, le doux zéphyr qui soupire et joue dans le feuillage la réveillent : elle pleure sur son sort.

Au milieu de ses pleurs, elle entend des chants. Elle se dirige du côté d'où partent ces sons, et aperçoit un vieillard qui, tout en travaillant une corbeille d'osier, prêtait son oreille attentive aux chants de trois jeunes bergers. L'apparition soudaine d'armes inconnues trouble le bon vieillard, mais Herminie s'empresse de le rassurer en découvrant ses yeux et sa blonde chevelure, puis elle lui dit : « O vieillard, comment pouvez-vous vivre tranquille au milieu du vaste incendie qui dévore le pays, et couler vos jours en paix sans craindre la guerre et ses rigueurs ». Il lui répond : « Jusqu'à présent, nous avons été à l'abri des combats ; peut-être que le ciel propice, de même que la foudre épargne les vallons, ne frappe que la cime des montagnes. Votre pauvreté, vile et méprisable, ne tente pas les soldats ».

Les paroles du vieillard déterminèrent Herminie à rester parmi eux, au jusqu'à ce que la fortune favorisât son retour. Alors, s'asseyant près du vieillard, elle lui raconta ses malheurs, et le bon vieillard mêla ses pleurs aux siens. Le lendemain, on vit cette princesse se revêtir d'habits rustiques, et un voile grossier couvrant sa figure, mener ses brebis au pâturage et les ramène.

Elle coula des jours heureux dans cet asile où régnait la plus parfaite tranquillité.

Marie Joncas

Enfant de Marie

Congrégation Notre-Dame
St-François 20 mars 1885

Chère maman,

Mes plus douces joies jusqu'à présent sont celles que j'ai goûté le jour de votre fête. Aujourd'hui je suis certainement heureuse de vous offrir mes vœux de bonheur ; mais quand je pense à la joie que j'éprouvais autrefois à pareil jour, quand je me rappelle nos douces caresses, je me sens triste et isolée dans les grandes salles du pensionnat. J'échangerais volontiers mon âge contre celui de Berthe qui va vous réciter un joli compliment, et vous présenter son bouquet.

Quant à moi je ne puis vous envoyer le mien ; mais vous recevrez en même temps que cette lettre mon bulletin. J'espère qu'il vous fera plaisir. Pendant ce trimestre, j'ai été trois fois la première de ma classe, et je suis sûr que papa serait étonné de m'entendre entretenir une conversation assez correcte avec lui. Toutefois mes meilleurs succès ont été dans le dessin. Mercredi dernier, chaque élève était à même de dessiner ce qu'elle voulait. J'ai fait votre portrait de mémoire. Il est frappant de ressemblance. Oui c'est bien vous, vos yeux doux, votre bouche mignonne, votre figure gracieuse. Ma maîtresse a été très contente de moi, et m'a félicitée de mon choix. Je vous l'envoie, bonne maman comme souvenir de votre petite fille.

Ce matin, pendant la messe, j'ai bien prié le bon Dieu de vous donner la santé et de jours heureux ; mon plus ardent désir est d'y contribuer.

Votre affectionnée enfant,
Marie Joncas
Enfant de Marie

Congrégation de Notre Dame
St François 27 Mars 1885

Chère maman,

Lorsque je vous ai supplié de me mettre en pension, je croyais que rien n'était plus agréable. Je me figurais une foule d'amusements, de plaisir de toutes sortes. Comme je me suis trompée !

D'abord on nous fait lever à cinq heures et au mois de janvier ! Nous sommes obligées de casser la glace dans nos bassins pour nous laver. Quelquefois j'ai les mains tellement gelées que je ne puisagrafer ma robe. Tout cela, dit-on, est naturel à la santé.

Ensuite nous descendons à l'étude. C'est là qu'il faut travailler, tourner nos livres en tous sens, sans jamais lever les yeux, où nos pauvres mains en pâaissent. Et qu'est-ce que nous apprenons ? Des sottises. Je vous dis que je ne puis résister à ce genre de vie. Venez me chercher, ou je vais mourir de chagrin. Mais, ici, en effet, il n'est pas permis d'être malades, et quand bien même je le suis, j'aime mieux supporter mon mal en patience que de me faire tâter le pouls par leur vieux barbu de médecin, qui n'est pas tendre, je vous assure, et qui n'a qu'un seul remède pour toutes nos maladies : c'est la diète.

Oh ! Voyez-vous, je ne puis plus rester ici, et si vous ne me retirez de la pension, je saurai m'esquiver et retourner auprès de vous. Alors comme vous serez contente de moi, au moindre murmure vous n'aurez qu'à me menacer de me ramener ici, et tout ira bien. Je pourrai au moins vous embrasser autant que je voudrai. Mais ici je ne vous vois jamais. La nuit je rêve à vous, et je me sens heureuse ; mais tout à coup le son de la cloche vient mettre fin à mes beaux rêves, et je commence encore une journée de travaux.

À bientôt donc, maman chérie, ne me laissez pas languir plus longtemps dans ce lieu affreux. Je vous recommande surtout de ne pas montrer cette lettre à papa car il ne consentirait certainement pas à ma demande.

Adieu, il me tarde de vous voir, de vous serrer sur mon cœur et de me dire dans vos bras,

Votre fille aimante
Marie Joncas
Enfant de Marie

Voyage en bateau de Berthier à la Bonne Ste Anne

Il est sept heures, la cloche du bateau a sonné le signal du départ et les voyageurs se hâtent de prendre leurs places. Et Montmagny s'ébranle, et nous partons. Le soleil dissipe les vapeurs qui obscurcissent le St Laurent, de sorte que nous pouvons contempler à notre aise les beautés de la nature. La première terre que nous apercevons est l'île d'Orléans. Cette grande île divisée en cinq paroisses. Nous en faisons le tour et continuons notre route. L'Église et le couvent se dessinent nettement à travers la verdure. Nous voguons en silence lorsqu'une légère rumeur vient nous annoncer que nous arrivons au bout de notre pèlerinage. Chacun s'empresse de débarquer, et nous entrons dans l'église.

C'est ici seulement que nous connaissons la puissance sans borne de cette Mère, de la Reine des Cieux par les nombreux ex-voto qui ornent son église et qui en sont pour ainsi dire, le plus bel ornement. Nous visitons ensuite le couvent, puis, après avoir recueilli quelques gouttes de l'eau de la fontaine miraculeuse, nous nous rembarquons,

rapportant au fond de nos cœurs, le souvenir des grâces spirituelles ou temporelles que nous avons obtenues.

O heureux voyage ! Quand pourrons-nous te renouveler ? C'est-ce que nous ignorons. Confiants dans ta Providence, nous devons jouir des joies présentes, sans jamais nous inquiéter de l'avenir. Dieu a ménagé à chacun son temps de bonheur, et de soleil.

M.Joncas

La Charité

Comme chaque fleur prodigue aux sens charmés, leurs grâces végétales, ainsi chaque cœur compatissant, selon les degrés d'amour dont Jésus a orné son âme, doit communiquer à ses semblables ce trésor émané du ciel même.

La foi et l'espérance se plaisent à lui donner le doux nom de sœur car elles leur servent de messagères. C'est à la suite de leurs victoires signalées qu'elle fait découler de sa corolle parfumée les gouttes délicieuses qui soulagent et consolent l'infortuné, et produisent les fruits de vie que l'Enfant de Bethléem a cimentés de son sang. Ah ! Ne craignons pas de le dire, c'est toi, vertu sublime, qui fis tant d'heureux sur la terre, qui changeas la face d'un monde égoïste lorsqu'il était sur le point de porter le trophée de gloire, et de régner souverain.

Ah ! C'est pour l'amour de toi que tant d'hommes illustres ont consacré leur nom, leurs biens, leur jeunesse, pour faire connaître aux autres celui qui t'a produit. Tel est le noble Apôtre des Indes, dont l'âme aimante était consumée de la soif brûlante de faire briller sur les petits Indiens les premiers rayons de la Divinité. Telle encore parmi tant d'autres héroïnes du 17^{ième} siècle, l'immortelle, la vénérable Marguerite Bourgeois, cette jeune et timide vierge qui, transportée sur les ailes de la Charité ; ne craignit pas de traverser, de braver les vagues du fier océan pour venir coopérer à la régénération de la jeunesse. Semblable à la graine délicieuse que le vent emporte dans les contrées lointaines, mais fertiles ; elle vit ses efforts couronnés d'un plein succès. Le grain de sénevé est devenu un grand arbre à l'ombre duquel plus de seize mille enfants trouvent maintenant un asile préservateur.

Fleur bien-aimée du jardin du ciel, douce Lobélia ; embrase-nous de tes feux, afin que nous puissions, suivant l'exemple de l'Apôtre qui nous dit : « Aimez-vous les uns les autres, passer en faisant le bien.

Marie Joncas

Congrégation de Notre Dame
St-François 5 septembre 1885

Chers parents,

Me voilà encore une fois rendue et installée dans mon cher couvent. Rien n'y est changé, si ce n'est quelques nouvelles pensionnaires venues pour prendre la place de celles qui ne doivent plus revenir. Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne m'ennuie pas : je suis accoutumée à ce genre de vie; d'ailleurs est-il quelque chose de plus doux que d'habiter sous le même toit que Marie? Certes moi, et tous les jours, je remercie Dieu de m'avoir réservé ce bonheur. N'allez pas croire cependant que je vous ai oubliés. Oh! non je pense souvent à vous. Je prie Dieu qu'il vous donne à tous une bonne santé, surtout à vous, chère maman, qui en avez tant besoin.

Adieu et au revoir !!

Votre affectueuse enfant,
M.Joncas

Le nid d'hirondelle

Chasseuse la maison au nid d'hirondelle, elle est sous les auspices d'une sécurité parfaite, car l'instinct merveilleux de cet oiseau lui fait choisir pour demeure un séjour assuré qui n'est pas sujet à des mutations continuelles. Il n'ira donc pas construire son nid sur la paille champêtre de quelques cabanes habitées, mais il choisira de préférence les domiciles abandonnés, et vivra loin de tout mouvement turbulent là où plusieurs générations peut-être auront passé leur vie.

Si l'hirondelle se trouve dans les villes et les campagnes, elle choisira quelque maison paisible où elle pourra abriter sa petite colonie, sans que son nid soit dérangé pendant son absence, ce qui lui épargne de nouveaux labeurs pour l'année prochaine.

Pour moi, je me sens prévenue en faveur des habitants de maisons où se trouvent des nids d'hirondelles. Je suis sûr que dans ces maisons ne règnent pas les orgies des débauches, ni les fracas des disputes. Les valets n'en sont pas cruels, les enfants impitoyables. Presque toujours se trouvent sous ces nids de saints vieillards et d'innocentes jeunes filles qui protègent les nids des oiseaux.

Marie Joncas

Congrégation de Notre Dame
St-François 15 septembre 1885

Chère Joséphine,

Il y a déjà trois semaines que je t'ai quittée. J'ai bien étudié depuis ce temps, et cependant je ne fais que commencer. Je me serais découragée plusieurs fois si la pensée qu'en travaillant bien toute l'année, je pourrais avoir mon diplôme, et venir à mon tour en aide à mes bons parents ne fut venu me rendre le courage. J'ai retrouvé ici un grand nombre de mes anciennes amies. Nous avons ensemble bien du plaisir, surtout pendant la récréation. Tu ne sais pas ce que c'est, toi, qu'une récréation au pensionnat. Je suis sûr que si tu y assistais une seule fois, tu voudrais venir au couvent rien que pour les récréations.

Te rappelles-tu quand nous jouions à cache-cache toutes deux? Nous nous amusons bien, c'était à qui trouvait la plus belle cachette. Ici, ce n'est pas la même chose, nous sommes de trente à quarante concurrentes. Le jeu favori du plus grand nombre, le mien en particulier, c'est le croquet. J'en ai déjà joué bien des parties.

La cloche sonne, et il faut que je me rende à l'étude. Souhaite-moi du courage, et surtout de la persévérance.

Mes amitiés à ton aimable famille, et pour toi dix becs de

Ton amie intime,

Marie Joncas

Enfant de Marie

Un paysage champêtre

Par une de ces chaudes journées de printemps où le soleil semble vouloir dédommager la terre de sa longue absence, je me dirigeai vers un bosquet, dont on m'avait souvent vanté les sites charmants. En arrivant, je vis bien qu'on ne m'avait pas trompée. Rien de plus frais ni de plus gracieux ne s'était présenté à mes yeux.

C'était d'abord la nature dans toute sa majesté : des chênes, des hêtres, des ormes, des pins, des sapins élevant vers le ciel leurs cimes altières, puis près de là coulait une jolie petite rivière. En avançant un peu dans l'intérieur, le paysage changea tout à coup d'aspect. J'eus devant moi une verte pelouse, charmant oasis, traversé par un petit ruisseau, gazouillement légèrement sur un lit de cailloux, et sur les bords duquel croissent la marguerite et le myosotis, entouré de touffes d'arbustes sauvages, de rosiers rouges et blancs. D'un côté, on aperçoit le petit village de St Raphaël, et de

l'autre de belles prairies couvertes pendant l'été de foins odorants. De toutes parts, l'horizon est entouré de bois, formant comme une large bande se détachant en noir sur l'azur foncé du ciel.

Depuis que je connais ce frais vallon, je viens souvent m'y reposer, pour entendre les gazouillements des oiseaux, contempler l'active abeille recueillant le suc des fleurs. Un doux zéphir passe ma tête, et en face d'une si belle nature, je ne puis m'empêcher de m'écrier : « Grand Dieu que tes œuvres sont belles ».

M.J.

Congrégation Notre Dame
St-François 25 septembre 1885

À monsieur C. A. Carbonneau,
ecclésiastique, St. Modeste

Monsieur,

C'est un devoir pour moi de ne pas laisser passer ce jour sans vous offrir mes souhaits de fête. Bien qu'il y ait quatre ans que je ne nous ai pas vu, votre souvenir est resté gravé dans mon cœur. Dieu, il est vrai, depuis ce temps a opéré en vous de grandes choses, et il vous a élevé en dignité, et va bientôt faire de vous son représentant sur la terre; cependant je vous ai toujours regardé comme un ami intime de la famille.

Que Dieu vous donne maintenant les grâces pour suivre la belle et noble vocation qu'il vous a destinée de toute éternité! Qu'il vous ménage des jours aussi nombreux et aussi paisibles que le mérite vos vertus !!

Tels sont, révérend monsieur, les vœux que je formule pour vous. Agréez-les avec l'assurance des sentiments respectueux de

Votre toute dévouée

M. Joncas

E.de Marie

Les amis de l'homme

L'agriculteur a de redoutables ennemis, des destructeurs acharnés, qui chaque année, pillent ses moissons. Ce sont les insectes qui infestent l'air, et se répandent par milliards sur la terre et sous le sol. Il ne peut rien contre eux, leur nombre les rendant

invincibles. Mais, heureusement qu'il est d'autres créatures qui les combattent pour lui, d'autres qui se nourrissent de ses ennemis et leur font une guerre constante.

Ce sont les oiseaux de toutes sortes : l'hirondelle, la pie, la mésange, la chouette, le coucou, le moineau, etc. L'hirondelle au vol rapide, aux ailes étendues, se charge d'explorer l'air. Elle happe les mouches à leur passage, se tient sans cesse au milieu de ces bandes joyeuses, et en dévore des milliers par jour. La mésange, de concert avec la pie, fouille l'écorce des arbres, et pas ce moyen, détruit toutes ces petites chenilles qui sont la ruine de nos forêts. La chouette s'attaque à d'autres animaux non moins redoutables, et fait la chasse aux rats, aux souris, aux mulots, qui viennent dévorer notre grain jusque dans nos greniers. Le moineau, le coucou, le rouge-gorge, voltigent d'arbre en arbre, visitant toutes les branches, les feuilles et les rameaux, et avalant avec une avidité gloutonne ces mille petits insectes, formés en bandes ou assemblés en procession, qui dévorent eux-mêmes en attendant d'être dévorés.

Mais les oiseaux ne sont pas les seuls qui rendent service à l'homme, les jardins, les prés ont besoin d'être purgés des larves, des insectes, des vers qui rongent les plantes. La taupe se charge de cet office. Il n'est pas jusqu'au crapaud, ce vilain animal, qui ne soit aussi à l'homme d'une grande utilité. Il se traîne toute la nuit sur son gros ventre et fait une immense bombance de limaces et de courtilières. Le hérisson parcourt les haies et dévore les rats, les souris et même les vipères sans s'occuper de leur venin. La couleuvre, le lézard et la chauve-souris travaillent aussi pour l'homme. Nous devons donc protéger et secourir les animaux, comme ils protègent nos champs et nos jardins.

Marie Joncas

Congrégation de Notre Dame
St-François, 2 octobre 1885

Chers Parents,

Je dérobe un instant à mes nombreuses occupations pour venir converser avec vous. Rien de nouveau au pensionnat si ce n'est que nous avons fêté les anges gardiens dimanche dernier. Mr. le Curé et Mr. le Vicaire y avaient été invités. Nous étions toutes dans la salle attendant leur arrivée. Voilà que sept heures sonnent ; un quart d'heure, une demi-heure se passent et personne. Nous commençons à croire qu'il y avait quelque chose quand on vint nous dire qu'il pleuvait averse et que Mr. le Curé, qui se ressent encore beaucoup de sa dernière maladie, ne pouvait, malgré sa bonne volonté, se rendre à notre invitation. Nous avons alors fait notre fête seules, et avons eu tout de même bien du plaisir.

En terminant, bonne maman, je vous prie de m'envoyer mes vêtements d'hiver, ou mieux encore de venir me les porter. Je pensais qu'il n'y avait pas d'hiver à St-François, mais on me dit qu'il y en a un. Dans tous les cas, il est toujours mieux que je prenne mes précautions.

Adieux, chers Parents, venez me voir à la Toussaint, vous me l'avez promis.
Mille baisers de

Votre affectionnée enfant
M.J.

L'Avare

Je viens essayer de faire le portrait de l'avare. La tâche que j'entreprends est difficile. Cependant j'espère qu'inspiré par mon bon ange, j'en viendrai à bout. Puissé-je faire concevoir à ceux qui me liront une si grande horreur pour ce vice détestable et qu'ils s'en éloignent à jamais.

Aimer l'or avec passion, le rechercher avec avidité, ne pas se lasser de le compter, le contempler avec jouissance, l'adorer pour ainsi dire comme une idole, et consacrer à cette idole sa famille, ses amis, son repos, voila les principaux traits qui caractérisent l'avare. Dur, injuste, inhumain envers ses semblables, cruel envers lui-même, se privant de tout, sans cesse torturé par la crainte des fantômes qui apparaissent à son cerveau malade. L'avare mène une vie abjecte, continuellement agité par des soupçons mal fondés, et il semble que par un juste châtement du ciel, il soit condamné à être lui-même victime de sa passion effrénée.

J'ai connu un de ces pauvres misérables qui faisait pitié à voir. Pâle, décharné, il semblait réduit à la dernière misère. Il vivait d'aumônes qu'on lui donnait par compassion pour son grand âge. Il mourut et quelle ne fut pas la surprise d'un voisin charitable qui était allé l'ensevelir, de trouver sous son grabat trente mille francs en or et en menue monnaie.

Ce vieillard sordide, n'avait pas eu honte de tendre la main pour ménager son trésor.

M. Joncas

Le Prodigue

Que de ravages la prodigalité ne fait-elle pas de nos jours dans la société ! Sans être aussi vil et aussi méprisable que celui de l'avarice, ce vice n'en est pas moins pour la personne qui s'y livre une source de bassesse et de dégradation.

En voyant le prodigue semer l'or sous ses pas, faire des fêtes splendides, donner des repas somptueux, il semble que quelque sentiment de générosité anime ses actions et en rehausse l'éclat. C'est une erreur ; l'ostentation, la fatuité, l'ambition, un amour déréglé des plaisirs, sont les seuls mobiles de toutes ses dissipations ; la bienfaisance lui est tout à fait étrangère. Aussi le verra-t-on faire des dépenses énormes et superflues pour se montrer ensuite d'une dureté excessive envers les pauvres, leur refusant le pain si nécessaire à leur subsistance.

Tout entier à son plaisir, engourdi par la mollesse, il ne s'occupe nullement des déceptions qui peuvent lui arriver tout aussi bien qu'aux pauvres. Il croît que sa fortune est éternelle. Oh ! L'insensé ! Aujourd'hui il est riche, considéré, et demain peut-être la ruine, la honte et la misère viendront frapper à sa porte.

J'ai connu un malheureux jeune homme qui, favorisé par le sort et par d'adroites spéculations avait atteint le faîte des richesses et des honneurs. Enivré de sa gloire, il se laisse aller à la prodigalité. Mais cette fortune et qui paraissait éternelle, et qui, certes, ne l'était pas bien qu'elle fût immense, cette fortune, dis-je, s'éteignit tout à coup, et laissa mon jeune homme dans un état voisin de la misère. Il eut beau regretter sa vie passée et prendre de bonnes résolutions, la fortune ne le seconda plus ; et il mourut de chagrin.

Cette mort ne ressemble t'elle pas à celle de l'avare ?

Marie Joncas

Enfant de Marie

Quelques réflexions sur la vie du Couvent

Avec quel bonheur je viens aujourd'hui parler de cette vie si douce, si chère à mon cœur, de cette vie, dont on ne connaît les charmes qu'après les avoir goûtés, de cette vie, la plus pure, la plus angélique, de cette vie du Couvent.

À ce seul mot, je sens se réveiller en moi toute mon ardeur, et, aidée de Celle qui garde sous sa tutelle cet asile béni, aidée de ma Mère du ciel, je commence à parler de cet heureux séjour, des êtres fortunés qui l'habitent, et des personnes dévouées qui leur consacrent tout ce qu'elles ont de plus cher.

Ayant passé mes plus tendres années dans un couvent, ne connaissant d'autre demeure que le toit maternel, il m'est impossible de comparer la vie que nous menons ici avec celle que l'on mène dans ce monde bruyant que je ne connais pas encore. Mais je le juge d'après le témoignage de plusieurs de mes anciennes compagnes qui ont laissé le couvent depuis quelques années, et qui jouissent maintenant d'une pleine liberté d'actions; leur témoignage, dis-je, me suffira. « Heureux temps du couvent, me disait l'une d'elles, que ne reviens-tu pas? Oh! Combien je te regrette! ».

Aussi, quelle vie plus heureuse pour une bonne Enfant de Marie! Habiter sous le même toit que sa mère, pouvoir déverser à chaque instant dans son sein les petites peines qu'elle-même nous a appris à supporter avec tant de patience.

Outre tous ces avantages, la vie du couvent est remplie de plaisirs de toutes sortes. Encore dernièrement les petites fêtes des « Anges Gardiens » et des « Enfants de Marie » nous ont comblées de joie en nous donnant un congé.

Mais en parlant de nos joies, de notre bonheur, il ne faut pas que j'oublie ceux qui en sont les principaux auteurs, ceux qui n'épargnent rien pour nous rendre heureuses; il ne faut pas que j'oublie ces Mères dévouées qui, du matin au soir, sont sans cesse occupées de nous. Oh! Dieu seul pourra les récompenser dignement; mais ma reconnaissance pour elles n'en sera pas moins éternelle. Je n'oublie pas non plus notre bon M. le Curé qui contribue si largement au bonheur que nous goûtons; chaque jour est marqué par de nouveaux traits de son dévouement. Pour lui surtout, je conserverai toujours dans mon cœur des sentiments de profonde gratitude et de filiale tendresse.

En terminant, permettez-moi, Mr. le Curé, de me faire l'interprète de mes compagnes et de vous remercier pour la faveur que vous nous avez accordée aujourd'hui en assistant à notre revue.

Marie Joncas

Enfant de Marie